



Michel Bertrand

Photo : collection Michel Bertrand

Je suis née... à Ravensbrück.

Je m'appelle Sylvie B. Je suis née à Ravensbrück le 21 mars 1945. C'est incroyable ! Pourtant c'est la stricte vérité.

Longtemps, maman ne m'en a rien dit. Sans doute voulait-elle m'épargner le choc que cela pouvait me faire. Mais elle devait aussi comprendre que, en grandissant, je me posais des questions : pourquoi toutes les personnes que nous rencontrions étaient-elles si émues de me voir, si prévenantes envers moi et beaucoup plus qu'envers tout autre enfant ? Alors, brusquement, un jour de mars 1958, comme nous nous rendions à une exposition sur le camp de Ravensbrück organisée par l'Amicale des anciennes, elle m'a dit – nous étions précisément sur le pas de la porte - : « Tu vas voir... c'est là que tu es née ! » Et en effet, peu après, protégé par une vitrine, j'ai découvert le fac-simile de mon acte de naissance. (L'original écrit sur un cahier d'écolier est conservé au musée de Ravensbrück).

A.Madeleine

Polit.Franz.61162

Mädchen Sylvia Johanna

21/3/1945 /6Uhr

Je traduis : Madeleine, c'est maman ; Polit. signifie en abrégé « Résistante politique » et Franz. Française. 61162 est son numéro matricule ; Mädchen veut dire « fille », mes prénoms étant germanisés (le second est Jeanne en souvenir de mon papa qui s'appelait Jean) ; née le 21 mars 1945 à 6 heures.

Revenons au commencement. En 1940, maman était employée au Ministère du travail, au service du placement. Mais, déjà animée par le refus de l'Occupation et plus encore de la collaboration, elle s'ingéniait surtout à détruire les lettres de dénonciation qui parvenaient au bureau et , plus tard , à faciliter les démarches de ceux qui voulaient échapper au S.T.O. Car entretemps, elle avait rencontré Jean A., engagé dans la Résistance (ses faux papiers étaient au nom de Jean Loiseau) et avait adhéré à l'O.C.M.. Tous deux étaient notamment chargés de récupérer les aviateurs anglais dont l'avion avait été abattu, de les cacher, au besoin de les soigner, et de leur permettre de repartir. Ils venaient de se marier, maman était enceinte lorsque, le 30 juillet 1944, ils furent chargés de s'emparer du dépôt d'armes de l'Intendance militaire de Versailles . L'opération, très risquée, fut réussie. Mais, dénoncés, ils furent arrêtés le 3 août suivant et, après quelques jours de prison, où, torturés, surtout lui, ils ne révélèrent rien, ils furent déportés : maman, le 10 août à Ravensbrück, et papa le 15 à Buchenwald.

Au camp, conseillée par celles qui l'avaient précédée, maman s'appliqua à ne rien faire paraître de son état. Le temps, il est vrai, n'était pas loin où les femmes enceintes étaient obligées d'avorter, où les nouveau-nés étaient noyés ou étranglés devant leur propre mère. Comme ses compagnes de malheur, elle travailla donc durement, douze heures par jour, en particulier dans l'équipe de terrassement où, sans cesse harcelée par les S.S., menacée par les chiens, elle remplissait des wagonnets de terre, les poussait, les tirait, les vidait, afin d'assécher un marais. Plus tard, elle réussit à être embauchée parmi les "couturières". Elle était spécialisée dans la confection de boutonnieres pour les uniformes de la Wehrmacht, travail d'autant moins pénible qu'il était effectué assis et à l'abri. Comme ses compagnes, elle ne put se nourrir que de "pain" chichement distribué , de "soupe" jaunâtre ou blanchâtre, d'un carré de margarine, de "fromage", ou d'une fine rondelle de "saucisson" le dimanche. Comme elles, debout, immobile, elle dut chaque jour, quel que soit le temps, assister aux deux appels interminables sur la place principale. En somme, elle n'eut guère que la chance d'échapper aux épidémies qui, avec l'absence totale d'hygiène, faisaient de terribles ravages : diphtérie, tuberculose, typhus...

Heureusement, elle s'était fait des amies : Pierrette P., elle aussi enceinte (son fils Guy devait naître le 11 mars 1945) à qui elle pouvait se confier, Yvette Poucy, du réseau Marco Polo, une seconde mère, ou Madeleine Pelletier, une paysanne qui, pour la rassurer lui avait dit : « Je saurai t'accoucher, ne t'inquiète pas... j'ai suffisamment vélé de vaches dans ma vie. » Toutes s'efforçaient de la protéger du froid, d'améliorer sa nourriture, de lui éviter de gros efforts.

Cependant, les conditions de survie ne cessaient d'empirer. A la rigueur de l'hiver 44-45 (la température atteignit -25°) s'ajoutaient de nombreuses restrictions dues à la totale désorganisation qui désormais affectait l'Allemagne : la ration quotidienne de pain tomba à 25 g, l'eau, l'électricité étaient souvent coupées. Toutes choses qui étaient aggravées par l'afflux de prisonnières provenant des camps de Pologne, abandonnés avec l'avancée de l'Armée rouge. Les S.S., qui avaient reçu l'ordre de ne laisser aucune preuve de leurs innombrables forfaits, entreprirent alors d'exterminer les bouches inutiles : les détenues âgées, malades, infirmes... Une remise à outils fut transformée en chambre à gaz et un troisième four crématoire construit.

Étrangement, dans le même temps, deux salles avaient été aménagées. L'une pour les femmes en couches, l'autre (das Kinderzimmer), pour leur bébé, où tout, il est vrai, était réduit au-delà du strict minimum : elles ne disposaient ni d'eau ni d'électricité, ni de chauffage la nuit, les nouveau-nés étant alignés en travers sur les paillasses de châlits ordinaires. Mais le docteur Zdenka Nedvedova, une Résistante tchèque et la sage-femme Terza, une Allemande détenue pour avoir, paraît-il, pratiqué un avortement avant la guerre, étaient des femmes admirables.

Vint enfin le grand jour, 20 mars 1945. Maman fit comme elle put, ne comprenant pas les conseils, les ordres de Terza et celle-ci dut courir, au risque d'être enfermée dans le bunker (cellule où, pour ne pas être noyée, il fallait sans cesse pomper l'eau), pour aller chercher du chloroforme et des forceps dans l'armoire du terrible docteur Treite. Finalement, tout se passa bien. Maman bénéficia d'une louche supplémentaire de soupe et son cadeau de naissance "organisé" par ses amies fut... un seau d'eau chaude (en argot du camp, "organiser" signifiait se procurer en cachette par ruse). Quant à moi, j'eus généreusement droit à une brassière, deux couches et un carré de tissu faisant office de couverture, le tout non renouvelable.

Heureusement, plusieurs femmes remarquables, toutes déportées, notamment des Allemandes qui, seules, étaient autorisées à recevoir des colis, tâchèrent d'améliorer les menus de maman. Heureusement, Marie-José Chombart de Lauwe, responsable du Kinderzimmer, son adjointe Annicka, une jeune Hollandaise, firent tout pour apporter un complément à la seule bouillie de flocons d'avoine qui, règlementairement, me revenait (et l'eau n'était pas potable), un peu de lait écrémé en poudre, détourné sur celui que la Croix-Rouge avait apporté. Encore leur fallut-il "organiser" un biberon avec une petite bouteille et les cinq doigts perforés d'un gant en caoutchouc. Et, bien sûr, je n'oublie pas mes deux seules tétées que me donna une Russe qui allaitait son enfant, maman ne le pouvant pas.

Autant dire que les premières semaines de ma vie furent extrêmement difficiles, et que, très probablement comme bien d'autres, je n'aurais pas survécu si...

maman et moi n'avions pas été bientôt libérées.

Depuis des mois, le comte Folke Bernadotte négociait avec Himmler afin d'obtenir la libération de prisonniers des camps en échange de nourriture et de médicaments. Le chef des S.S. avait fini par accepter, sachant que la partie était perdue pour son pays, qu'il serait jugé et voulait donc se trouver des circonstances atténuantes aux crimes innombrables qu'il avait ordonnés.

Les 20 autobus blancs de la Croix-Rouge suédoise arrivèrent pour nous – les 800 élues- au soir du 22 avril. Jusqu'au lendemain 5 heures, jusqu'à la dernière minute, maman et ses amies vécurent dans la hantise de ne pouvoir être embarquées et de rester, sous la menace d'un gazage ou d'une marche de la mort. Mais, pour Pierrette P. et maman, le plus délicat et le plus angoissant fut alors de nous soustraire, Guy – « mon petit jumeau »- et moi à la vigilance impitoyable des gardes. Tout allait-il être en un instant perdu après tant d'épreuves surmontées, aucun nouveau-né ne devant sortir vivant du camp ? La solidarité, une fois encore, fit son œuvre : leurs compagnes se relayèrent pour nous cacher tout à tour sous leurs jupes, priant que nous ne fassions pas le moindre bruit.

Au Danemark puis en Suède, nous fûmes merveilleusement accueillis. Des diététiciens me prescrivirent un régime surprenant mais très adapté à mon cas : biberon de jus d'épinards par exemple, pour compenser ma carence en vitamines, et de charbon en poudre délayé pour soigner ma dysenterie.

A notre retour en France, au début du mois de juin, passant avec maman à l'hôtel Lutetia où se rendaient tous les déportés libérés pour accomplir de nombreuses formalités et être secourus s'ils en avaient besoin, je reçus moi aussi mon « colis de démobilisation », le même que celui qui était prévu pour les adultes, rien n'étant logiquement prévu pour les bébés. Il contenait donc notamment... des cigarettes !

Doucement, très doucement, la vie normale reprit son cours. Maman s'inquiétait beaucoup du sort de papa. Des bruits couraient. En fait, personne ne savait ce qui lui était arrivé. J'avais quatre ans lorsque nous apprîmes, sans autre précision, qu'il était mort au camp de Dora le 6 mars 1945.

Le 1^{er} janvier 1960, je reçus la croix de chevalier de la Légion d'honneur qui lui était destinée. La citation était signée Michel Debré, Charles de Gaulle.

Je suis la seule Française qui soit née à Ravensbrück et qui ait survécu à cet enfer. (En plus de Guy, il y a un deuxième garçon, Jean-Claude P., né le 13 novembre 1944 qui en est sorti bien avant nous, sa mère étant, en janvier 1945, envoyée travailler dans une scierie où elle eut la chance de retrouver des prisonniers de guerre

français qui firent leur possible pour lui venir en aide). Là-bas, j'étais le 61162 bis car aucun matricule n'était prévu pour les nouveau-nés. Maintenant, je suis grand-mère. Je n'ai jamais rien fait et ne fais toujours rien pour attirer l'attention sur moi car ce que maman et moi avons vécu est, de toute façon, absolument indicible.

Madame Sylvie B. étant toujours en vie, certains noms de personnes sont cachés. Mais l'essentiel de cette étude est tiré d'un livre écrit par sa mère dans lequel elle fait part au lecteur de bien plus amples confidences.

Sources :

www.afmd22.com

www.bddm.org

www.fndirp.asso.fr

Madeleine A.-R. : J'ai donné la vie dans un camp de la mort, J'ai Lu 1999.

Michel BERTRAND